

espèce de justification, c'est simplement énoncer une vérité que l'expérience et l'étude de la nature proclament. Mais pourquoi y a-t-il tant de catholiques eux-mêmes qui se repaissent d'une pareille littérature ?

Ces réflexions nous ont été suggérées par la lecture d'un roman espagnol dû à une plume exercée et habile, que nous ne pouvons sans regret voir assaisonner de pareilles épices une œuvre autrement très agréable. Pourquoi mettre devant les yeux deux types de prêtres comme ceux qu'il nous présente ? Non, le prêtre espagnol n'est point aussi borné qu'il nous le dit, et il l'a prouvé par de grandes et belles œuvres littéraires ; non, le moine espagnol, intelligent et pieux, ne se laissera point si facilement surprendre par le démon d'un amour même jusqu'à un certain point innocent ; non, il ne mourra point avec un blasphème sur les lèvres et une véritable apostasie dans le cœur. Il nous fait vraiment peine de voir un Espagnol de renom s'unir à tous les ennemis de l'Église pour rabaisser ce qui fait la force et la gloire de son noble pays. Peut-être dira-t-il que c'est d'un seul qu'il a parlé : ne sait-il pas que l'*ab uno disce omnes* est toujours appliqué dans ces cas et que ses lecteurs diront : voilà le prêtre et le moine espagnols ! surtout après les déclamations trois fois séculaires des impies et des protestants ? L'avidité avec laquelle la traduction, du reste assez pauvre, de son livre a été dévorée dans les États-Unis devrait lui ouvrir les yeux.

La langue castillane, si profondément catholique, n'a pas dû se prêter facilement à ces études à la Voltaire. N'ayant pas l'original, nous ne pouvons juger qu'imparfaitement. Mais si nous nous fions au texte anglais, nous ne pouvons manquer de remarquer la profonde différence qu'il y a entre le style de l'auteur quand il décrit les luttes du prêtre avec sa conscience d'un côté et sa passion de l'autre et quand il étale toutes les richesses d'un climat ensoleillé ou celles non moins éblouissantes d'intelligences d'élite éclairées des lumières de la foi. Que n'est-il resté dans cet élément ? Que n'a-t-il laissé le prêtre dans ce grand rôle de chevalier de la vérité et de la vertu ? Il eût fait un ouvrage plein de toute la force gracieuse et de toute la souplesse élégante qui furent de tradition en Espagne et il eût surtout doté sa patrie d'un livre utile et agréable.

VECCHIO.

COMMENT JE FUS EXPULSÉ DU THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.

Décidé, puisque je trouvais un dîner qui ne me coûtait rien, à transformer le prix de ce dîner en un billet de spectacle, je cherchai sur tous les journaux les affiches du jour et, guidé par Hiraux dans le choix de la littérature dont je comptais nourrir ma soirée, je me décidai pour la Porte-Saint-Martin.

On jouait le *Vampire*.

C'était la troisième ou quatrième représentation, seulement, de la reprise de cette pièce.

Hiraux m'invita à me presser ; la pièce avait un grand succès et attirait la foule.

Je suivis le conseil d'Hiraux ; mais quelque diligence que je fisse, — il y a loin du café de la Porte-Saint-Honoré au théâtre de la Porte-Saint-Martin — je trouvais les environs encombrés.

J'étais nouveau à Paris. J'ignorais toutes les habitudes du théâtre. Je longeai une queue immense enfer-

mée dans des barrières, n'osant pas même demander où l'on prenait les entrées.

Sans doute, un des amateurs qui étaient à la queue s'aperçut de mon embarras, car, s'adressant à moi :

— Monsieur ! me dit-il ... Oui... vous, monsieur, continua l'amateur, vous qui avez les cheveux frisés... voulez-vous une place ?

— Comment ! si je veux une place ?

— Sans doute. Si vous vous mettez à la queue, là-bas, vous n'entrerez jamais. On renverra plus de cinq cents personnes, ce soir.

C'était de l'hébreu pour moi, que ce langage. Je comprenais seulement que l'on renverrait cinq cents personnes et que je serais du nombre des personnes renvoyées.

— Voyons, décidément, voulez-vous une place ? continuait l'amateur.

— Vous avez donc une place, vous ?

— Il me semble que vous le voyez !

Je ne voyais rien du tout.

— Prise d'avance, alors ? demandai-je.

— Prise depuis midi.

— Et bonne ?...

— Comment cela, bonne ?

C'était l'amateur qui ne comprenait plus.

— Oui, repris-je, je serai bien placé ?

— Vous serez placé où vous voudrez.

— Comment ? je serai placé où je voudrai ?

— Sans doute.

— Et combien votre place ?

— Vingt sous.

Je réfléchis, à part moi, que vingt sous pour aller où je voudrais, cela n'était pas cher.

Je tirai vingt sous de ma poche et les donnai à mon amateur, lequel aussitôt, avec une agilité qui prouvait combien cet exercice lui était habituel, grimpa le long des barreaux de la barrière, l'enjamba et se trouva près de moi.

— Eh bien ! lui demandai-je, votre place ?

— Prenez-la... seulement, prenez-la vite, car si on pousse, vous ne l'aurez plus.

Il se fit, à l'instant même, ce raisonnement dans mon esprit : " Ces messieurs, qui sont dans cette barrière, ont sans doute pris et payé leurs places d'avance, et c'est pour les reconnaître qu'on les a parqués ainsi."

— Ah ! bon, je comprends, répondis-je.

Et j'enjambai la barrière à mon tour, en sens inverse ; de sorte que, tout au contraire de mon marchand de places, qui du dedans avait passé au dehors, je passai, moi, du dehors au dedans.

Au bout d'un instant, un mouvement de progression se fit sentir.

On venait d'ouvrir les bureaux.

Je me laissai aller au courant.

Dix minutes après, je me trouvais devant la grille.

— Eh bien ! monsieur, me dit mon voisin, ne prenez-vous point votre billet ?

— Comment, mon billet ?

— Sans doute, votre billet ! me dit un de ceux qui venaient derrière moi. Si vous ne prenez pas votre billet, laissez-nous prendre les nôtres, au moins.

Et une légère bourrade indiqua le désir qu'avaient ceux qui me suivaient de prendre leur tour.

— Mais, leur dis-je, j'ai acheté ma place, ce me semble...

— Votre place ?...